

N.S. Troubetzkoy, *L'Europe et l'humanité. Ecrits linguistiques et paralinguistiques*, traduction et notes Patrick Sériot, précédé de *Troubetzkoy, linguiste ou historiosophe des totalités organiques ?*, par Patrick Sériot, Liège, Mardaga, coll. Philosophie et langage, 1996, 247 p., index, bibliographie.

ISBN : 2-87009-613-5

Le saviez-vous, lecteur occidental qui lisez ces lignes ? Le fondateur de la phonologie structurale voyait en vous un représentant de la « superbe romano-germanique ».

C'est un Troubetzkoy¹ largement insoupçonné que nous donne à lire Patrick Sériot, qui comble ici une importante lacune : l'absence quasi totale de traduction française des textes non phonologiques du savant russe. Ce que cette publication appelle à découvrir, c'est la partie *immergée* de l'« iceberg », iceberg dont on ne connaît que les *Grundzüge der Phonologie* publiés en allemand en 1939, en français en 1949, en russe en 1966. Cette lacune retrouve elle-même une situation plus générale et qu'on serait tenté d'appeler le « mal français », à savoir le déficit de traductions. La France traduit peu et traduit tard. Ce retard induit d'étranges effets de mode. Ainsi en fut-il des traductions des formalistes russes, de Propp ou encore de Bakhtine, qui durent attendre longtemps pour féconder la pensée critique dans notre pays.

1. Nous reprenons cette graphie, qui n'est ni française ni allemande, mais qui a pour elle d'avoir été constamment adoptée par le linguiste dans ses textes écrits en français. C'est elle qu'adopte, pour cette même raison, P. Sériot.

Trubetzkoy était d'abord linguiste, dit-on. Sans doute, mais sa pensée linguistique se nourrissait d'une vaste réflexion sur le choc des cultures. Il faut dire plus : la fougue iconoclaste du Trubetzkoy culturologue va de pair et est, dans le temps, parallèle à sa création linguistique. Dans les deux domaines (étude des cultures et phonologie structurale), Trubetzkoy vise le même renversement de perspectives, la même révolution « copernicienne » (sa brochure *L'Europe et l'humanité* était initialement dédiée à la mémoire de Copernic). Dans les dernières années de sa courte vie, alors même qu'il rédigeait les célèbres *Grundzüge der Phonologie*, Trubetzkoy écrivait *La vraie idéocratie comme unique forme souhaitable et visible de gouvernement*, dont le volumineux manuscrit est perdu. Là est l'une des grandes leçons du livre : alors que les Occidentaux détachent de l'œuvre de Trubetzkoy des morceaux épars (phonologie structurale, doctrine eurasiste), lui-même voyait dans ses divers champs de recherche « un seul et même ensemble harmonieux, organique ». Il serait temps que les linguistes s'en avisent.

Ce livre passionnera historiens, philosophes, culturologues et spécialistes de géopolitique, sans oublier les linguistes qu'intéresse l'épistémologie de leur science. Ses lecteurs auront toujours à l'esprit qu'en dehors des « Pensées sur le problème indo-européen », ces textes ont été écrits par un Russe *pour des Russes*, et seulement pour eux. Pièce essentielle à verser au dialogue « Russie-Occident », son compte rendu s'impose en ces pages, qui sont prioritairement dédiées aux contacts entre les cultures. Ces textes élargissent notre représentation des idéologies dans l'entre-deux-guerres, et prennent à contre-pied nos oppositions familières « démocraties-régimes totalitaires » ou « droite-gauche ». Dans la pensée eurasiste, enfin, on reconnaîtra plus d'un élément développé de nos jours par la « nouvelle droite », par exemple celui de la « troisième voie ».

Rattrapés par l'histoire, ces textes sont ainsi à la fois datés (Sériot en fait la démonstration lumineuse) et actuels. La chute du communisme soviétique leur confère une actualité brûlante : dans cette Russie incertaine d'elle-même, tentée par le repli sur soi, traditionnellement méfiante envers l'Occident, les analyses du fondateur de l'eurasisme recouvrent une actualité inimaginable il y a dix ans. Au-delà de la Russie, le livre aborde plusieurs graves ques-

tions de notre temps : les dangers du relativisme absolu et la nécessité qui en découle de maintenir un noyau de valeurs universelles, le choc entre les cultures (européenne et américaine, occidentale et musulmane), la recherche des racines et les phénomènes de « ré-ethnisation », les menaces qui pèsent sur la démocratie. Quoi de plus actuel que ces questions ?

P. Sériot nous donne à découvrir onze textes, dont la première publication s'échelonne sur une vingtaine d'années (1920-1929). Tous parus en émigration (Sofia, Berlin, Paris), ils sont remarquablement cohérents, traitant de l'identité de l'Europe (« L'Europe et l'humanité ») et de la Russie (« Sur le vrai et le faux nationalisme », « Les sommets et les bases de la culture russe », « Sur l'élément touranien de la culture russe », « Sur le problème ukrainien », « Sur le problème de la connaissance de la Russie par elle-même »), sur l'« Etat idéocratique », le racisme (« Du racisme »). Deux articles sont mieux connus de la communauté des linguistes : « La Tour de Babel et la confusion des langues » et les fameuses « Pensées sur le problème indo-européen ».

Les idées de base de Troubetzkoy sont formulées dans une brochure de moins de cent pages, intitulée *L'Europe et l'humanité*, qu'il publie à Sofia en 1920. La doctrine eurasiste s'affirme publiquement un an plus tard, quand Troubetzkoy et le théologien G.V. Florovski présentent deux exposés au *Cercle de philosophie religieuse* de Sofia. La même année, les deux hommes, qu'ont rejoints entre-temps le musicologue P.P. Souvtchinski et l'économiste P.N. Savitski, publient le recueil au titre interminable et mystérieux : *Issue vers l'Orient. Pressentiments et accomplissements. Affirmation des Eurasistes*.

Une constatation s'impose : on ne décèle pas, dans la pensée de Troubetzkoy, d'évolution véritable. Sans doute, comme le signale Jakobson, montrait-il moins d'ardeur, dans les dix dernières années de sa courte vie, à développer les thèses eurasistes qu'il avait été le premier à formuler. Mais l'ensemble des catégories sur lesquelles cette pensée opère ne change guère pendant vingt ans. C'est commode pour nous, quoique parfois un peu lassant : P. Sériot a dû, ça et là, alléger le texte pour nous épargner des répétitions. En tout cas, le lecteur qui s'avance dans ces écrits a tôt fait de parcourir, au moins superficiellement, l'ensemble de leur univers conceptuel. Enumérons quelques-unes de ses propositions : l'histoire russe est

radicalement différente de l'aventure occidentale ; l'URSS est le prolongement naturel de l'Empire de Russie, qui traduisait lui-même l'unité profonde du continent eurasiatique (Europe exclue, bien entendu) ; la Russie est l'héritière directe de deux cultures : byzantine et tataro-mongole, harmonieusement fondues ; l'orthodoxie est le ciment de cette culture ; seule l'orthodoxie traduit fidèlement le message chrétien ; la Russie affronte depuis des siècles un ennemi implacable : l'Occident « romano-germanique » qui ne vise que sa ruine ; la Russie est perdue si elle songe un seul instant à l'imiter ou à la « rattraper » ; l'arme la plus redoutable des « Germano-Romains » est leur invention des concepts d'« universel », de « progrès mondial », de « civilisation », de « démocratie » : autant d'« idoles », autant d'impostures, inventées au profit de « notions ethnographiques bien précises et fort étroites », dissimulant « égocentrisme » et volonté d'asservissement ; la tâche prioritaire de la Russie est de recouvrer sa *personne*, sa *ličnost'*, dans le champ de la « personologie ».

Troubetzkoy bâtit d'abord une entité : l'Europe romane et germanique, ou plus exactement, le monde « romano-germain ». Celtes, Germains, Latins : tous se confondent sous la plume du linguiste russe au sein d'une seule entité dominatrice, dans laquelle le pape devient l'héritier direct des empereurs romains. La pierre de touche de la domination « romano-germanique » est la réponse occidentale à la question nationale : celle-ci oscille entre le chauvinisme et le cosmopolitisme. Entre ces deux attitudes, Troubetzkoy n'aperçoit « aucune différence radicale » : ils ne sont que « deux degrés, deux aspects d'un même phénomène ». Le cosmopolitisme est le faux nez du chauvinisme : l'« humanité civilisée » se ramène à « la culture élaborée conjointement par les peuples romains et germaniques de l'Europe ». Troubetzkoy dénonce ainsi sans relâche le « chauvinisme panromano-germanique ». Au-delà du cosmopolitisme, c'est l'universalisme que Troubetzkoy combat âprement, car il est selon lui l'imposture par excellence. Sa bête noire est le siècle des Lumières : « Le XVIII^e siècle tout entier fut, pour la Russie, une singerie superficielle et indécente de l'Europe ». Le rejet est total.

C'est ici qu'apparaît le sens du titre de sa brochure : *L'Europe et l'humanité*, c'est-à-dire l'Europe qui prétend être à elle seule l'humanité, l'Europe qui en réalité a fait main basse sur l'humani-

nité, autrement dit encore, l'Europe *contre* l'humanité. Ce premier livre, confie Roman Jakobson, était conçu comme le premier volet d'un triptyque qui devait s'intituler *Justification du nationalisme*.

Symétriquement, Troubetzkoy célèbre l'égalité absolue entre les cultures, unies dans la même dignité dès l'instant où elles répondent à la nécessité d'être elles-mêmes. La Russie, en effet, n'est pas ici une création historique. La Russie, pour Troubetzkoy, *est*, « naturellement », comme *sont*, naturellement aussi, les objets du monde. Etre ce que l'on est : assumer pleinement son identité, ou encore redevenir ce que l'on n'aurait pas dû cesser d'être : tel est le seul programme qui vaille pour toute culture.

Cette pensée, on s'en doute, est foncièrement anti-démocratique, totalement hostile au parlementarisme « bourgeois » et à la notion d'individu. L'idéal politique de Troubetzkoy est l'Etat « idéocratique », dirigé par un parti unique, dont la politique est mise en œuvre par un gouvernement « démotique », incarnant la volonté consciente de millions d'hommes, tous dévoués à l'Idée unique qui assurera l'homogénéité de la nation. Et l'on n'est finalement guère surpris d'apprendre que le prince exilé ne délivre pas une appréciation négative du coup d'Etat de 1917. S'il condamne le marxisme comme philosophie étrangère, artificiellement importée et donc nuisible, il approuve finalement un événement qui a conduit la Russie à se ressaisir, à reconquérir sa dignité de culture unique et à rejeter le joug honteux de l'Occident.

Enfin, les cultures forment des monades impénétrables, absolument étanches les unes aux autres. A l'intérieur de ces entités closes, s'écoulent des temps spécifiques : le temps n'est pas le même pour tout le monde. Chaque culture a ainsi non seulement son espace propre, mais elle a aussi son temps propre.

« Copernicien », Troubetzkoy prétend inverser les points de vue, bousculer les perspectives. Citons un exemple : l'Empire russe n'est pas le moins du monde, selon lui, une puissance coloniale. Au contraire, c'est elle qui gémit sous le joug des « Romano-Germains ». Ce déplacement des repères est sans doute ce qui trouble le plus le lecteur occidental. Citons un de ces exemples où le lecteur est pris à contre-pied. Celui-ci s'attend généralement à ce que la critique du colonialisme émane de la « gauche ». Il trouvera ici un discours anti-colonialiste « de droite ». Et se rappellera peut-

être, à cette occasion, que de grandes figures républicaines ont été, en France, les artisans de la conquête coloniale.

Disons-le : ces textes heurtent le lecteur européen de cette fin du XX^e siècle. La dénonciation inlassable de l'« égoïsme » occidental, l'amalgame entre le « *væ victis* » des Gaulois, le « vandalisme » germain, « systématisés et renforcés par la tradition de la soldatesque romaine », tracent de la culture européenne une image totalement négative, pétrie de violence et d'hypocrisie. Pour lutter contre l'hégémonie culturelle occidentale, le fondateur de la phonologie structurale et théoricien de l'eurasisme manie une plume qu'il faut bien qualifier de haineuse. Des parallèles viennent à l'esprit avec maints théoriciens du tiers-mondisme d'aujourd'hui.

Ces textes posent donc un épineux problème de réception. Face au malaise qu'ils suscitent en lui, l'Occidental est tenté de céder à l'explication par l'exotisme, de tout rapporter au compte de la mystérieuse et irrationnelle « âme russe », parfois rebaptisée, pour faire moderne, « russité » ou « spécificité nationale » (traductions des mots *russkost'*, *samobytnost'*). C'est la solution facile, celle qui ne remet rien en cause, en verrouillant le penseur russe dans sa cage russe. C'est aussi la solution de l'ignorance, de l'« inculture ». En France en particulier, la *science* russe est volontiers reçue de manière sélective, coupée du contexte idéologique et culturel dans lequel elle prend corps. Les scientifiques isolent la « gemme » de sa gangue, abandonnée à l'analyse des historiens et des philosophes. Ce que souligne Sériot avec constance, c'est qu'on ne saurait isoler l'une de l'autre et qu'on ne peut bien comprendre la pensée *linguistique* de Troubetzkoy qu'en la situant dans le vaste complexe de représentations au sein duquel elle s'est construite.

Sur la carte des idées, Sériot n'aperçoit aucune niche, aucun sanctuaire, aucune clause d'extra-territorialité. Il revendique ce que nous pourrions appeler un « droit de circonspection », c'est-à-dire, littéralement, le droit de « regarder autour ». Slaviste occidental, Sériot affirme tranquillement que rien de ce qui est slave ne lui est étranger. Que cette position de principe déplaie aux tenants de la pensée « ethnique », outragés d'être replacés sans égards dans le vaste tissu de la pensée mondiale, sans doute : cette position a en tout cas l'incomparable mérite d'ouvrir la voie à la recherche, une recherche libre, alerte, indépendante des dogmes qui stupéfient le

jugement. C'est cette position de principe qui permet à Sériot de faire des découvertes aussi percutantes qu'impertinentes. Citons-en une : il remarque que les diatribes de Troubetzkoy contre les « Romano-Germains » ressemblent à s'y méprendre à celles des...romantiques allemands contre les Lumières françaises. Ces découvertes font le bonheur de l'analyse : le chercheur est pleinement ici dans son rôle de « cleric », au sens où l'entendait Benda, du cleric qui dit que le roi est nu et qui ose reconnaître de pâles copies dans ce qu'on lui présente comme des créations originales. La visite guidée à laquelle nous convie Sériot fait découvrir à chaque pas les multiples relations de similitude ou d'opposition qu'entretient la pensée de Troubetzkoy avec la pensée de son temps : avec la « pensée russe » (c'est-à-dire, car l'expression est dangereusement ambiguë, la pensée exprimée *par des Russes*), mais surtout, dût cela indigner les eurasistes, avec la pensée occidentale. La tentation de s'enfermer dans un sanctuaire inaccessible se lit, chez Troubetzkoy, dans son refus de l'appareil critique, dans l'absence quasi totale de références : ses dettes ne sont jamais confessées. Sériot se charge de les lui rappeler, en montrant une fois de plus que les idées ne naissent ni ne croissent comme des plantes, qu'elles ont une histoire, un destin, qu'elles s'échangent, s'empruntent et se construisent. Autrement dit, Sériot restitue la *commensurabilité* indispensable à une juste appréciation du savant russe. Le « commensurable », c'est ce qui est comparable au moyen d'un instrument commun. On a là le contre-pied littéral du quatrain fameux de Fiodor Tiouttchev sur l'inadéquation de la « toise commune » pour comprendre la Russie².

Sériot relève ainsi d'importantes « tensions » dans la pensée du linguiste. Citons-en quatre.

L'une est classique : c'est celle qui oppose déterminisme et volontarisme. Le déterminisme est historique (Dieu lui-même est censé ici intervenir dans le processus historique). Il est aussi géographique : « De par sa nature même, l'Eurasie est historiquement destinée à constituer une totalité unique ».

2. « L'esprit ne peut te concevoir,/La toise prendre ta mesure,/Russie ! Secrète est ta figure./En toi nous ne pouvons que croire. » Traduit par Paul Garde dans *Poésies russes*, Paris, La Découverte/Maspero, 1983, p. 191.

Une autre concerne l'opposition entre fusion et étanchéité, dans laquelle Sériot aperçoit, en termes plus précis, une tension entre continu et discontinu. A l'intérieur d'une même entité culturelle, on passe insensiblement d'un état à un autre. Des langues différentes échangent leurs traits pour former une « union des langues » ; il en va de même des cultures : c'est la métaphore de l'arc-en-ciel. Mais ce subtil dégradé n'est concevable qu'au sein d'entités closes : entre les grandes entités culturelles passe le couperet du discontinu. Le problème reste toutefois non résolu, dans la mesure où Troubetzkoy ne dit pas comment distinguer le tout et les parties.

L'autre touche à la « personologie ». La « personologie » devait coordonner les disciplines scientifiques, dont chacune se voit flanquée d'une contrepartie interprétative : histoire/historiosophie, géographie/géosophie, etc. La science se double partout d'un discours sur la science. L'idée de la « personologie » est qu'au même titre que l'individu, une collectivité humaine est une personne. Là encore, Sériot montre les multiples relations qui unissent et opposent à la fois cette doctrine de la personne aux philosophies de l'époque, depuis Berdiaev et l'idéalisme russe à Emmanuel Mounier, Gabriel Marcel, Max Scheler, Abram Kardiner. Du côté russe, il suggère d'autre part une confrontation avec la pensée des slavophiles et la *sobornost* (Kireevski, Khomiakov). Sériot relève une idée importante : la personne est définie par Troubetzkoy comme une « totalité psycho-physique, unie à un environnement physique ». La tension qu'il relève ici oppose la plénitude de la personne à l'impersonnalisme. Elle se comprend mieux une fois que l'on met à jour la vision métaphysique des eurasistes, leur anti-individualisme et leur conception « symphonique » de la personne : l'homme est ici toujours organiquement lié au groupe auquel il appartient, lui-même personne « symphonique » supérieure.

Un paradigme ou, disons, un modèle métaphorique est sous-jacent : le modèle organiciste. La Russie *est*, comme est un organisme vivant, végétal de préférence, dans la mesure où les plantes tirent leur substance directement du sol. Cet organisme s'étend « naturellement ». Ainsi, l'expansion russe se distingue de l'asservissement colonial en ce qu'elle serait la croissance naturelle d'un organisme vivant qui permet à des populations différentes de retrouver leur véritable nature : les populations que l'Empire des

tsars appelait « allogènes » s'agrègent naturellement à la Russie, pour fabriquer de l'*homogène*. L'inconscient collectif de Jung est ici totalement inutile : demande-t-on à des arbres d'avoir un inconscient ?

On touche pourtant là à une nouvelle tension : si l'eurasisme se passe de l'inconscient, il ne se passe pas du conscient. L'idéocratie suppose la communion de tous les membres d'une entité géopolitico-culturelle dans une idée commune : l'Eurasie est une donnée du monde naturel ; mais en même temps, cet objet du monde exige que l'on travaille à son avènement et à son homogénéité. L'eurasisme repousse toute idée de contractualisme entre les hommes, mais il requiert la formation « idéocratique » des populations. A ce titre, il figure de plein droit au nombre des idéologies anti-démocratiques de l'entre-deux-guerres : fascisme et communisme. Et l'on ne doit pas s'étonner si Troubetzkoy voit dans les deux totalitarismes des ébauches, certes critiquables et imparfaites, mais des ébauches tout de même, de son idéal idéocratique. Finalement, en marge de la copie bolchevique, le professeur Troubetzkoy a noté : « Peut mieux faire ».

Raciste, Troubetzkoy ? Certes, il parle comme d'une évidence de la « psychologie destructrice des Juifs », mais il ajoute aussitôt qu'elle est « une névrose, une névrose d'un type particulier, qui tire son origine du sentiment qu'il existe une relation anormale entre les Juifs et les Goïm, sentiment renforcé par l'influence du milieu juif, qui souffre de la même névrose ». Autrement dit, le facteur qui compte ici n'est pas la « race », mais les siècles de diaspora. Il écrit clairement que la « psychologie » des Juifs « n'a rien à voir avec la race, et [...] ne se transmet pas héréditairement ». En fait, Troubetzkoy parle de « races » comme le font la plupart des écrivains et penseurs de son temps. Il n'empêche que plusieurs de ses phrases se lisent aujourd'hui avec un malaise certain : quand il affirme, par exemple, que « parmi les chauvins européens, il y a bien des gens dont le nom et les traits anthropologiques indiquent clairement qu'ils n'appartiennent pas au peuple dont ils proclament la suprématie avec tant de ferveur ». Il serait pourtant totalement erroné de faire de lui un raciste. A aucun moment il ne dérive vers le « racialisme » ou le mythe de la pureté du sang. Il condamne explicitement ce qu'il appelle le « matérialisme anthropologique », c'est-à-dire le racialisme allemand, et paraît au contraire favorable

au métissage, rappelant au passage que l'arrière-grand-père de Pouchkine était noir³. Troubetzkoy rejette ainsi simultanément deux formes de matérialisme : le « matérialisme anthropologique » allemand et le « matérialisme économique » américain. Ainsi, si Troubetzkoy manie le concept de races, comme on le faisait de son temps, c'est toujours en termes de « psychologie des nations », c'est-à-dire, sous sa plume, en termes culturels. Les différences entre ethnies se ramènent à la culture. Mais étranger au concept de « pureté » raciale, il se fait le champion de l'« homogénéité culturelle ». Il est curieux de voir qu'au moment où les théoriciens du racisme nazi élaboraient ce qui deviendrait plus tard la loi du 15 septembre 1935 interdisant le commerce charnel « entre Juifs et sujets de sang allemand ou assimilé », le savant russe prône un isolement strict entre l'« Eurasie » et l'Europe « romano-germanique ». Un autre élément essentiel de sa pensée exclut, enfin, le préjugé raciste : son relativisme radical dans l'appréciation des cultures, sa condamnation de l'idée même d'une hiérarchie des cultures.

Pourtant, il y a chez Troubetzkoy un lien qu'il faudrait élucider entre ce qu'il appelle de manière ambiguë l'« anthropologique » (disons : l'ethnique) et le culturel : « Quant aux peuples qui ne se sont pas mélangés anthropologiquement avec les Romano-Germains, il est clair, au vu de ce qui précède, qu'ils ne peuvent s'européaniser complètement, c'est-à-dire assimiler entièrement la culture romano-germanique ». On a bien là, tout de même, l'idée qu'une assimilation culturelle totale suppose une assimilation biologique. Certes, il ne s'agit pas de « races », mais la différence paraît ici bien mince entre la « nature » et la « culture ».

Ce qui est en cause ici, entre autres, est la reconstruction de la véritable histoire du structuralisme, pendant cet entre-deux-guerres dont on sait l'importance cruciale pour la linguistique. La leçon qui ressort ici est que le structuralisme n'a pas cet aspect « lisse » sous lequel on le présente parfois, mais qu'il est traversé de multiples

3. Cf. l'ouvrage de D. Gnamankou, *Abraham Hanibal, l'aïeul noir de Pouchkine*, préf. Leonid Arinshtein, Paris-Dakar, Présence Africaine, 1996, et les comptes rendus par M. Niqueux dans *La Revue russe*, n° 11, 1997, pp. 80-82 et J. Breuillard dans *Slavica Occitania*, n° 5, 1997, pp. 283-287. On vérifie à cette occasion la place stratégique qu'occupe la présence d'un Africain dans l'ascendance directe du plus grand poète de Russie.

ruptures et présente bien des rugosités. Ainsi, Troubetzkoy, à l'évidence, prolonge une pensée déjà ancienne, celle des *Ljubomudry* et des slavophiles du XIX^e siècle. Mais, d'autre part, il rompt avec la pensée linguistique d'un Fortunatov et avec celle des néogrammairiens russes.

On l'a compris, contrairement aux monades de l'eurasisme, ce recueil est ouvert sur une multiplicité d'ailleurs. Il appelle les Occidentaux à découvrir la pensée des Russes sur la science ; il les invite à « défolkloriser » leur vision du monde russe, pour apercevoir enfin en lui autre chose que littérature et arts. Il appelle à replacer la science des Russes dans le *discours russe sur la science*. Soyons sûr que ce domaine, largement ignoré, réservera aux intellectuels occidentaux qui s'y aventureront bien des découvertes et bien des surprises, dont ce riche recueil donne un aperçu. Encore devront-ils emporter avec eux l'humble « toise commune », parce que celle-ci est la pensée, l'intelligence et le jugement, et que l'homme n'a pas d'autre outil pour comprendre le monde dans lequel il lui est donné de vivre.

Jean Breuillard
Université Jean-Moulin Lyon 3